

L'ANNEXION

Les journaux ont parlé ces jours derniers du zèle patriotique d'un habitant d'Ostende qui vient d'adresser aux Chambres une pétition pour les prier de s'intéresser au sort des moules du littoral. Il paraîtrait que celles-ci, ou du moins leurs semences, sont mises en vente chaque année par voie d'adjudication publique et acquises par les étrangers à un prix très minime. Grâce à ce système, la Hollande accapare à son profit tout le frai national.

Comme patriote, l'honorable pétitionnaire d'Ostende proteste avec douleur pour que le pays se montre plus soucieux de ses gloires et de ses intérêts, en défendant les moules du littoral contre l'accaparement de l'étranger.

Vain souci Lchauvinisme inutile d'un patriote naïf dont la boîte à musique, avec son répertoire d'antan, nous moud encore la *Brabançonne* si démodée ! Car décidément, la nationalité belge, de plus en plus, n'est plus qu'une fiction à laquelle la carte d'Europe, pour un peu, continue à donner l'apparence. Ainsi d'une maison mortuaire où subsiste quelques jours encore la plaque de cuivre avec le nom de celui qui n'est plus.

Nous nous laissons lentement envahir par tous nos voisins à la fois, leur prenant à tous quelque chose, renonçant volontairement à tout ce que nous avions en nous d'un peu local, traditionnel, original.

Abandonner nos exquis moules de Blankenberghe à la gourmandise des Hollandais, ce n'est rien du tout auprès des précédentes renoncations ; déjà nous avons délaissé les huîtres d'Ostende, si savoureuses, si fines qu'elles fussent, pour leur préférer les Zélande, uniquement parce qu'elles sont étrangères.

Et quant à la bière, c'est ici surtout qu'on peut connaître dans toute son étendue cette annexion à l'intérieur ; toutes les bières nationales, on les dédaigne ; les cafés et restaurants ne servent plus que les bières étrangères : bock, pale-ale, stout, porter, bavière surtout. Dans toutes nos villes surgissent chaque jour de nouvelles brasseries allemandes, laides, communes, de mauvais goût, avec des peintures au bitume d'un comique pesant ; on y sert toutes les choses d'outre-Rhin : saucisses, saucissons, choucroutes avec d'énormes verres de bière épaisse, lourde, indigeste, assoupissante, qui empâte la bouche et hébète définitivement le cerveau.

Nous n'avons pas déjà l'esprit trop vif et trop alerte. Ceci va nous achever à coup sûr !

Oh ! la manie des imitations, des importations, des pastiches à outrance ! Cela ne s'est jamais vu, à coup sûr, une nation qui ait ainsi le *génie de la contrefaçon*.

C'est nous une enseigne de boutique ou d'hôtel. Jadis nos rues, nos promenades, nos ambages avaient parfois des appellations charmantes — comme ce *Minnewater* à Bruges. L'eau on l'on aime », pour indiquer un coin du canal au faubourg fréquenté par les amoureux. — On trouve encore, dans nos petites villes mortes de province, demande, des enseignes pittoresques et curieuses sur des plaques de ferronnerie, lesquelles sont tirées alors d'ancêtres ou de traditions locales.

Mais à Bruxelles, aujourd'hui, tous les noms, toutes les enseignes sont copiées de Paris ; tous nos théâtres jouent les pièces de Paris ; tous nos journaux décomptent les journaux de Paris, tous nos cercles produisent des conférenciers français — et lesquels ? des gens de dixième ordre, le plus souvent qui viennent ici se donner des illusions de gloire devant un public imbécile et babaillard.

Ainsi, la semaine dernière encore, l'*Indépendance citée*, de Jacques Normand, dont la venue en Belgique pour des conférences était annoncée, une poésie absolument inepte et vide, qui aurait valu une collocation au rimeur belge qui aurait osé l'écrire. D'un auteur français c'est exquis et spirituel étonnamment ; et la moitié des journaux du pays reproduisent ces vers sots, d'après l'*Indépendance*.

En matière d'art c'est la même chose. Dernièrement nous visitons le musée de la ville de Gand : dans la partie moderne, la moitié des tableaux sont des ouvrages de peintres français, ceux-ci n'exposant même que dans ce but et sous cette condition. On a divulgué depuis longtemps le truc de la commission qui se rend à Paris au mois de mai, fait des démarches chez des peintres, leur demande d'envoyer ici leurs toiles et garantit en retour, soit un achat, soit un subside, soit une décoration.

C'est monstrueux, quand on songe que nos plus grands, nos plus vénérables maîtres, H. Boulenger, Dubois, Degroux sont morts d'avoir eu faim ou de ne pas avoir eu de gloire !

Un tel pays qui, volontairement, pendant près de 60 années, aura eu la folie de l'étranger et l'irréparable dédain de soi, n'a-t-il pas ainsi prouvé qu'il était indigne de l'indépendance et préparé lui-même son annexion.

Tandis qu'en d'autres pays on se découvre avec émotion quand retentit l'air national, comme si l'âme du pays chantait dans les cuivres, ici on s'en rit comme d'une musique démodée dont les sociétés de fanfares provinciales peuvent seules encore promener le ridicule.

Du reste, c'est déjà l'annexion, a dit superbement Ledeganek, le meilleur de nos poètes flamands, quand on voit les femmes mirer leur beauté dans les miroirs étrangers.